

rana ne sauraient être considérés comme des γυμνοσφοιστάι, car :

Les gymnosophistes vivaient nus, et les sannyassis de Manou portaient un mauvais vêtement (*sloca 44*, livre VI), et ceux du Padma se vêtissaient avec des étoffes tissées avec les fibres des plantes (lin, ananas, etc.).

Les gymnosophistes étaient monothéistes purs, et les sannyassis de Manou et du Padma, tout en admettant un Être suprême, l'entouraient d'une foule de dieux inférieurs.

Les gymnosophistes étudiaient les sciences, et principalement l'astronomie. Les sannyassis de Manou et du Padma vivaient dans la contemplation et n'étudiaient que les védas.

Les gymnosophistes étaient chastes, et ne se retiraient dans le désert que non mariés ou après la mort de leurs femmes. Les sannyassis de Manou et du Padma pouvaient se marier : *confiant sa femme à ses fils, ou qu'il emmène sa femme avec lui.* (Manou, *sloca 3*, livre VI.) *Il conduira avec lui sa femme qui s'assujettira au même genre de vie.* (Padma-Pourana.)

En résumé, les gymnosophistes issus du brahmanisme primitif, à partir de la codification des védas et de Manou dans la forme actuelle et de leurs luttes avec les autres brahmes, n'appartinrent plus qu'au djeïnisme qu'ils fondèrent en se séparant de leurs frères.

Retenons bien :

Que le djeïnisme fut unitaire ;

Crut à l'immortalité de l'âme,

Au mérite et au démérite, à la récompense et au châtiement ;

Et qu'il divisa les cieus (swarga) et les enfers (naraca) en diverses catégories, suivant l'importance de la récompense ou des peines.

Nous aurons à revenir sur tout cela, lorsque nous dresserons le bilan des choses, *prétendues nouvelles*, dévoilées au monde par la Révélation catholique.

CHAPITRE V.

LE SACRIFICE DU BRAHME CAHLA-SARMA.

Ce qui semble avoir le plus étonné les Grecs qui, à la suite d'Alexandre, pénétrèrent dans l'Inde, fut le genre de vie mené par les sannyassis-nirvanys ou pénitents nus qu'ils appelèrent γυμνοσφοιστάι.

Au dire de Diodore de Sicile, l'un d'eux, pour montrer le mépris qu'il professait pour la vie et la douleur, monta volontairement sur un bûcher qu'il alluma de ses propres mains, en présence de l'armée d'Alexandre. Ce djeïna gymnosophe se serait appelé Calanus.

Pendant les longues années de notre séjour dans l'Inde, nous n'avons laissé passer aucune occasion de rechercher si l'histoire, la poésie, la légende ou la tradition n'avaient pas conservé un souvenir, si faible qu'il fût, du conquérant macédonien, et nous avons fini par admettre, en face de l'inutilité de nos efforts, que la très-courte excursion d'Alexandre dans l'Inde, exagérée par la tradition hellénique, n'avait laissé aucune trace dans cette antique contrée.

Nous avons associé à nos recherches un des savants pundits de la pagode de Villenoor, dans le Carnatic sud. Un jour, il vint nous trouver avec un commentaire du *Sandhya-sastram*, ouvrage djeïniste très-estimé. — Lisez, nous

dit-il, en nous présentant un extrait qu'il avait fait à notre intention, peut-être y a-t-il quelque chose là.

Voici cet extrait que nous avons cru devoir conserver; sans en exagérer la valeur au moins très-légitime, il se peut que le fait dont il est question soit le même que celui rapporté par Diodore de Sicile.

Le sacrifice du brahme Cahla-Sarma.

Anoumanta, le commentateur du *Sandhya-sastram*, discutant sur les exploits de toute nature attribués aux anciens sannyassis, s'exprime ainsi :

« Tantôt ils s'éteignaient dans la contemplation de Djeïnessouara (l'Être suprême), ayant déjà une partie de leur esprit loin de la terre, comme une lampe dont la lumière intermittente annonce la fin ; tantôt ils revenaient mourir près des lieux habités, et pendant trois jours, ils criaient à tous les vents : Le sarva (cadavre) demande un bûcher ! et chacun s'empresait de contribuer à le construire.

« D'autres fois, ils cherchaient, par leur mort, à donner une leçon aux rois et aux peuples. Datchara, xhatria de Somapoor, sur les rives du Sindhou (Indus), ayant été vaincu en plusieurs rencontres par une troupe de barbares venus de l'ouest, qui combattaient avec des lances, le nirvany Cahla-Sarma se présenta devant le chef de ces belatti (étrangers, sauvages) et lui dit : — Dans trois jours, je me purifierai par le feu de mon enveloppe mortelle, et ni toi ni personne de ton armée ne pourrez dépasser sur cette terre les cendres de mon bûcher.

« Pour honorer le saint personnage, Datchara fit construire un bûcher en bois de sandal, et le nirvany y étant monté, le troisième jour, au lever du soleil, il s'absorba dans le sein de

Parabrahma. Et, ainsi que le saint pénitent l'avait prédit, les belatti, ne pouvant franchir les limites tracées par les cendres du bûcher, furent obligés d'abandonner leurs conquêtes et de retourner dans leur pays.

« Ainsi furent sauvés de la ruine le roi Datchara et la ville de Somapoor. »

Le nom du rajah Datchara n'est point facilement reconnaissable dans celui de Porus, mais, en revanche, rien n'empêche de rapprocher le nom du sannyassi-nirvany Cahla-Sarma de celui du gymnosophe Calanus et de retenir également comme une nuance de probabilité ce détail, observé par Anoumanta, que les barbares étaient arrivés de l'ouest de l'Indus, et qu'ils combattaient avec des lances, faits qui peuvent parfaitement s'appliquer à l'invasion d'Alexandre et aux armes dont se servaient les Macédoniens.

On sait que le conquérant, après avoir franchi l'Indus, fut contraint à la retraite par son armée, qui refusait de le suivre plus loin. Les Indous durent nécessairement attribuer ce départ volontaire à l'intervention d'un saint personnage armé d'une force surnaturelle : cela est de tradition chez les peuples asservis par l'idée religieuse. N'est-ce pas le Saint-Esprit qui, à la prière de Geneviève, fit reculer Attila ?

Quelle que puisse être la valeur de ce document au point de vue de la critique historique, il nous a paru être d'une probabilité suffisamment intéressante pour être conservé. On ne saurait récolter avec trop de soin tous les faits légendaires ou de tradition d'une conquête, d'un règne ou d'une époque ; à côté du fait chronologique indiscutable, ils sont d'un grand secours pour l'histoire, quand il s'agit de fixer la physionomie générale d'un siècle.

Ainsi, en admettant que Cahla-Sarma ne soit autre que le Calanus de Diodore de Sicile, comme Cahla-Sarma était un

sannyassi-nirvany ou pénitent nu de la secte des djeïnas, on pourrait en conclure qu'Alexandre a lutté avec des princes appartenant à cette religion et non avec des brahmes, et que le djeïnisme était encore florissant au IV^e et au III^e siècle avant notre ère, sur les bords de l'Indus.

CHAPITRE VI.

LA LÉGENDE DU YACA-DASSY

Ou onzième jour de la lune consacré à Christna,

d'après

LE DJEÏNISME ET LE BRAHMANISME.

Les djeïnas accusent les brahmes d'avoir entièrement dénaturé les légendes symboliques de la primitive religion, et d'avoir substitué, aux pures croyances des premiers âges, les superstitions les plus grossières.

— Qu'avez-vous fait du yaca-dassy? leur disent-ils souvent; vous avez consacré à des dieux éclos dans votre imagination notre grand jour de purification et de prière, institué en l'honneur de Swayambhouva (l'Être suprême qui existe par lui-même).

Voici, d'après le *Pratamany-yoga*, un des védas du djeïnisme, ce qu'était primitivement ce jour consacré :

« Le onzième jour de chaque lune est le jour de Djeïnes-souara (un des noms djeïnistes de l'Être suprême); du lever au coucher du soleil, le sage s'abstiendra de toute nourriture, se contentant de prendre de temps en temps une gorgée d'eau pour apaiser sa soif.

- « Il adorera celui qui est :
- « Dans sa sagesse, dans sa puissance, dans sa bonté ;
- « Il l'adorera dans sa mystérieuse éternité et dans celle de la matière ;
- « Il l'adorera dans la protection constante qu'il accorde à tout ce qui existe ;
- « Il l'adorera dans la transformation perpétuelle des âmes et dans la naissance du divin Christna, qui a établi ce jour de purification ;
- « Il l'adorera dans le commencement et dans la fin, dans la vie et dans la mort ;
- « Il l'adorera dans la vertu.
- « Car il est dans le grand centre d'où émane toute lumière, toute chaleur, toute vie, inépuisable foyer où tout retourne après la purification suprême.
- « Le yaca-dassy est l'image de cette purification sur la terre, c'est le jour de souffrance rachetant les jours de joie et de péché, et celui qui aura toujours observé ce saint jour évitera les tortures du naraca. »

(*Pratamany-yoga*, un des védas du djeïnisme.)

Le Christna dont il est ici question est un des vingt-quatre tirtarous ou saints personnages djeïnistes dont l'histoire fait le sujet du *Pratamany-yoga*. Nous aurons occasion bientôt de rapprocher le Christna djeïniste du Christna brahmanique et du Christ romain.

Nous allons voir maintenant ce que les brahmes ont fait de ce grand jour de purification générale que le djeïnisme consacrait uniquement à l'Être suprême.

Extrait du Vischnou-Pourana.

- « Le yaca-dassy est un jour spécialement consacré à hono-

rer Vischnou : lui offrir le poudja (sacrifice) ce jour-là, c'est s'assurer l'immortalité.

« Dès la formation du monde, le démon fut créé par Vischnou pour punir les hommes de leurs fautes. Il est d'une taille gigantesque et d'une figure horrible ; il a le corps noir, ses yeux sont hagards et étincelants de fureur : il est le bourreau des hommes.

« Christna, ayant vu ce génie malfaisant, en devint rêveur et pensif. Touché des maux dont il accablait les hommes, il résolut d'y remédier. A cet effet, il monta sur l'oiseau garouda et alla trouver Yama, roi des enfers. Ce fils du soleil, charmé de la visite de Nayarana, le maître du monde, s'empressa de lui offrir le poudja et de le faire asseoir sur un trône d'or massif.

« A peine y eut-il été quelque temps qu'il entendit des cris plaintifs et douloureux. Ému de compassion, il demanda au dieu du naraca d'où venaient ces lamentations et quelle en était la cause.

« Le bruit confus que vous entendez, ô seigneur du monde, lui répondit Yama, est produit par les pleurs et les gémissements de ces hommes infortunés qui, livrés tout entiers au péché durant leur vie, en portent à présent la peine dans l'enfer où ils ne sont traités que suivant leurs œuvres.

« Allons, dit alors Christna, allons dans le lieu même où ils souffrent, afin que je sois témoin de leurs maux ; il les vit en effet et en fut attendri.

« Quoi ! s'écria-t-il, le cœur oppressé de douleur, est-il donc possible que des hommes, qui sont mes créatures et mes enfants, endurent des tourments si cruels ? En serai-je moi-même le témoin sans les secourir et sans leur procurer les moyens de les éviter à l'avenir ?

« Il pensa aussitôt à mettre un terme au règne du démon, qui était la seule cause de leur malheur par ses perpétuelles tentations sur la terre ; et, afin de préserver désormais le genre

humain des tourments du naraca, il s'incarna dans le sein de la vierge Devanaguy, pour venir en ce monde racheter et sauver les hommes, et il naquit le onzième jour de la lune. C'est ce jour heureux qui nous procure le pardon de nos péchés, c'est le jour par excellence, parce qu'on doit le regarder comme étant Christna lui-même.

« Or plus tard, Christna, étant de nouveau descendu aux enfers, quelque temps avant la fin de sa vie sur la terre, pour voir combien il se trouvait encore de malheureux dans ce sombre séjour, les habitants de l'enfer, pleins de reconnaissance pour les intentions bienfaisantes du dieu, lui rendirent leurs hommages et célébrèrent ses louanges; Christna, de son côté, charmé de leurs sentiments, voulut leur donner sur-le-champ des preuves de sa bonté et, s'adressant au démon, il lui tint ce langage :

« Lève-toi, malheureux, lève-toi et va hors d'ici, ton règne est désormais fini; tu as fait jusqu'à présent le supplice des hommes, je t'ordonne de les laisser vivre tranquilles à l'avenir. Qu'ils soient heureux! puisqu'ils sont mes enfants. Je veux bien toutefois t'assigner encore un endroit où tu puisses subsister, mais cet endroit sera unique; le voici :

« Le yaca-dassy ou onzième jour de la lune est un autre moi-même, c'est le jour que j'ai choisi dans ma miséricorde pour sauver les hommes et les délivrer de leurs péchés. Cependant, pour qu'ils se rendent dignes d'une pareille grâce, je leur fais la défense expresse de manger du riz ce jour-là. Je veux que tu sois dans ce riz; voilà la demeure que je t'assigne. Celui qui aura l'imprudence de manger de ce grain ainsi souillé par ta présence t'incorporera avec lui et se rendra à jamais indigne de pardon.

« Tel est l'oracle que rendit Christna, et la sentence de vie et de mort qu'il prononça tout à la fois. On ne saurait trop recommander aux hommes de s'y conformer.

« Donc, il faut écouter la parole divine : ne mangez pas de riz ce jour-là. Qui que vous soyez, de quelque état ou condition que vous puissiez être, n'en mangez point; non! encore une fois, n'en mangez point!

« Jeûner en ce saint jour et offrir le sacrifice à Christna, c'est assurer la rémission de ses péchés et l'accomplissement de tous ses désirs. Voici ce qu'on doit observer encore :

« Le dixième jour de la lune, veille du yaca-dassy, on fera le sandia, et l'on ne prendra qu'un seul repas, sans sel, sans aucune sorte de pois ou d'herbages. On assaisonnera seulement son riz d'une petite quantité de beurre liquéfié, et on le mangera promptement.

« Le soir venu, on ira dans un temple de Christna et, tenant de l'herbe darba dans ses mains, on méditera quelque temps sur les grandeurs de ce dieu, auquel on adressera cette prière :

« Me voici, grand dieu, en votre présence! Je me prosterne à vos pieds, tendez-moi une main secourable, et éloignez les obstacles que je rencontre à chaque pas. Ma volonté toujours chancelante se laisse souvent entraîner par les passions qui l'agitent. Il n'est que vous qui puissiez la mettre au-dessus de pareilles faiblesses et la fixer dans la voie de la vertu. »

« Cette prière finie; on présentera à Nayarana de l'herbe darba, et on se prosternera devant lui, la face contre terre.

« Se faisant ensuite un lit aux pieds du dieu, avec la même herbe, on passera la nuit dessus. Le matin en se levant, on se lavera douze fois la bouche, on fera les ablutions ordinaires. Dans le cours de la journée, on remplira les devoirs accoutumés de religion, dont le principal est le sacrifice à Christna. On restera toute cette journée sans manger ni boire. On passera encore, dans le temple ou sous les portiques ou près de de l'étang sacré, la nuit du onzième jour lunaire; toute la famille réunie : père, mère, épouse, frères et enfants, y de-

meurera en présence de Christna, sans se laisser aller au sommeil.

« La femme qui fera cet acte de piété avec son mari sera réunie à lui à chaque renaissance, et après la purification dernière, se rendra avec lui au séjour du swarga. L'âme du mari et celle de l'épouse ne feront qu'une âme réunie dans la perfection.

« Quiconque, durant cette nuit, s'occupera de tracer la figure du tchakra (zodiaque) que Christna porte à la main, obtiendra le pardon des péchés commis par lui dans les générations précédentes.

« Quiconque fera la même représentation avec de la farine de riz, recevra une plus grande récompense encore, puisque ses fils et ses petits-fils jouiront de toutes sortes de prospérités et auront après leur mort une place distinguée au swarga.

« Si l'on place dans le temple de Narayana des offrandes d'huile, de fruits, de nelly (riz non décortiqué, les brahmes n'acceptent que celui-là), de vases d'or et d'argent, de lampes de métal précieux, d'épices, d'encens et de sandal, on recevra le pardon de tous ses péchés, quelque énormes qu'ils puissent être.

« Toute personne qui offre à Narayana de riches tissus de soie et d'or, et des éléphants couverts de bijoux précieux, renaîtra roi d'un splendide royaume, et, après la dernière purification, possédera au swarga un trône aussi brillant que les rayons du soleil.

« On répandra ensuite sur la pierre salagrama (autel) et sur les pieds de la statue du dieu du pantcha-amrita ou ambroisie des cinq substances, composé de lait, de beurre liquéfié, de poudre de sandal, de miel et de sucre. On ornara cette statue d'étoffes précieuses et de pierreries, et l'on placera devant elle un éventail. Ayant fait le san-calpa (*mea culpea*) et purifié les cinq éléments dont on est composé, on fixera son esprit sur Christna, en tenant des fleurs à la main, et on méditera quelque temps sur les perfections du dieu.

« On se le représentera ensuite, au dedans de soi-même, assis sur un siège d'or, ayant sa mère à ses côtés, répandant partout l'éclat de la lumière qui l'environne. Et on adressera ses adorations à ce maître du monde.

« Cette méditation finie, on lui offrira le poudja ou sacrifice qui commence par le sasty-hassava, c'est-à-dire la réception; et le prêtre officiant demande au dieu s'il a daigné descendre sur l'autel.

« Et de trois heures en trois heures, on offrira à Christna le sacrifice du pantcha-amrita, et on lui consacrerait tout ce qu'on aura de meilleur, qu'on abandonnera dans le temple.

« Ainsi soit fait, il faut le redire encore : on passera cette nuit sans fermer l'œil et on l'emploiera à chanter au son des instruments de musique. Réciter tous les noms de Christna ou les entendre réciter suffit pour obtenir la rémission de tous les péchés et l'accomplissement de tous ses désirs. C'est même un acte de vertu que d'aller seulement voir ceux qui passent la nuit dans ce saint exercice.

« Qu'on se garde bien, en ce saint jour, de parler à ceux qui ne sont pas dévots envers Christna; leur dire seulement un mot ferait perdre tout le fruit des pieux exercices auxquels on aurait vaqué.

« L'homme qui entend, ce jour-là, le son des instruments qui jouent en l'honneur de Christna, et qui n'en est pas charmé, est comparable à un chien devant qui on composerait un bouquet des plus belles fleurs.

« L'homme vertueux se fait un plaisir de venir entendre des symphonies et des prières qui célèbrent les louanges du maître du monde et effacent les péchés. Il se mêle alors lui-même à la troupe sainte, et tous ensemble s'empressent de témoigner leur dévotion et leur zèle par des danses, des chants d'allégresse et des hymnes en l'honneur du sauveur du monde.

« L'homme qui désapprouve une si sainte solennité est le plus grand des pécheurs.

« Celui qui, sans la désapprouver, n'y prend point part et s'occupe d'autre chose, sera puni de son indifférence par plusieurs renaissances infimes.

« Il renaîtra muet s'il ne contribue pas par ses chants à la pompe des cérémonies religieuses de cette grande fête de la rédemption du yaca-dassy.

« On réunira cette nuit tout ce qui sera de nature à donner plus de solennité à la cérémonie. On fera plusieurs fois processionnellement le tour de la statue du dieu, on se prosternera devant elle à chaque tour et on lui versera du lait sur la tête.

« Chacun, pour clore la fête, fera aux prêtres brahmes de la pagode un présent en rapport avec sa situation de fortune.

« Enfin, on pourra prendre son repas ordinaire le douzième jour, à l'heure de midi, et non auparavant, sous peine de perdre tout le mérite des vertus qu'on aurait pratiquées, pendant cent générations.

« Quant à ceux qui observent le jeûne du yaca-dassy de la manière prescrite, sachez-le en vérité, ils sont sûrs de leur salut ; non-seulement tous les péchés qu'ils ont pu commettre avant leur sont remis, mais encore tous ceux qu'ils pourront commettre pendant onze révolutions de la lune.

« Eût-on tué un brahme ou une vache consacrée, enlevé le bien ou la femme d'autrui, détourné de ses devoirs la femme de son gourou (directeur spirituel), bu des liqueurs enivrantes, fait avorter une femme enceinte, négligé ses prières et ses ablutions, ces péchés et une foule d'autres, si nombreux et si graves qu'ils puissent être, seront tous effacés par le jeûne du yaca-dassy et par les sacrifices offerts ce jour-là à Christna. »

Nous reviendrons sur cette légende du yaca-dassy ou fête de la purification et de la rédemption chez les djeinas et les brahmes ; le lecteur a déjà compris à quel point sont intéressantes et graves les questions qu'elle soulève :

Revendication de Christna par le djeïnisme et le brahmanisme.

Rédemption par la venue d'un Sauveur qui est la seconde personne de la trinité indoue, incarnée dans le sein d'une vierge.

Descente de Christna aux enfers.

Rémission des péchés par le sacrifice.

Rachat des péchés à commettre par des indulgences temporaires, obtenues par le jeûne et de riches présents à la divinité et aux prêtres brahmes.

Tout, dans cette cérémonie du onzième jour lunaire, indique un état religieux qui offre les plus frappantes analogies avec celui que les fondateurs du christianisme prétendirent, quelques milliers d'années plus tard, avoir reçu de Dieu par révélation.

Négligeant pour le moment toute comparaison, nous nous bornons dans la première partie de cet ouvrage à amasser des matériaux qui, ajoutés à ceux que nos premières études orientales ont déjà apportés au débat, nous serviront bientôt à établir l'inventaire commun du brahmanisme et du christianisme.